

La Nuit de Cristal, 9 novembre 1938 - Source : <http://www.herodote.net>

La nuit du 9 au 10 novembre 1938 reste l'un des plus tristes moments de l'histoire allemande.

Après les accords de Munich, les habitants du Reich (y compris les habitants de l'ex-Autriche) croient la paix préservée et, comme les autres Européens, manifestent leur jubilation ! Adolf Hitler est dépité par les acclamations populaires dans son pays même. «Avec ce peuple, je ne puis encore faire une guerre», se plaint-il (*). Lui-même s'en veut d'avoir cédé à Munich en concédant un compromis !

Il déplore aussi qu'une fraction seulement du demi-million de Juifs allemands aient émigré au bout de cinq ans de brimades et de lois antisémites. Il veut accélérer le mouvement pour que le Reich devienne enfin «judenrein» (sans aucun Juif).

Et voilà que se présente l'occasion de reprendre la main !... C'est l'agression le 7 novembre d'un conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Paris, Ernst vom Rath, par un jeune juif polonais.

Les origines du pogrom

À l'annonce de la mort de vom Rath, dans la soirée du 9 novembre, tandis que Hitler et tous les dignitaires nazis se retrouvent à Munich pour commémorer le putsch de la Brasserie, le ministre allemand de la propagande Joseph Goebbels dénonce un «complot juif» contre l'Allemagne. Soucieux de revenir au cœur du système de pouvoir, il convainc le Führer de frapper les consciences allemandes et de les retourner à l'occasion d'une opération spectaculaire comme il en a le secret.

Ayant rallié le Führer à son idée, Goebbels mobilise dans la nuit du 9 novembre les militants nazis, avec le concours des Gauleiter (gouverneurs de régions) réunis à Munich. Il jette les militants nazis dans les rues pour un pogrom de très grande ampleur à l'image des émeutes antijuives qu'encourageait au XIXe siècle l'administration du tsar.

Le drame

Les sections d'assaut nazies («Sturm Abteilung» ou SA), fortes de plus d'un million de membres, et les Jeunesses hitlériennes s'en prennent aux synagogues et aux locaux des organisations israélites, ainsi qu'aux magasins et aux biens des particuliers.

Les agresseurs sont pour la plupart en tenue de ville pour laisser croire à un mouvement populaire spontané.

Près d'une centaine de personnes sont tuées à l'occasion de ce gigantesque pogrom. Une centaine de synagogues sont brûlées et 7500 magasins sont pillés.

La violence dépasse les bornes à Berlin et Vienne (annexée au Reich en mars 1938), où vivent les plus importantes communautés juives. Très rares, notons-le, sont les Allemands qui tentent de secourir leurs concitoyens persécutés.

Poésie déplacée

Le petit peuple berlinois donnera à ces premières violences antisémites planifiées en Allemagne le nom poétique de «Nuit de Cristal» (en allemand «Reichskristallnacht»), en référence aux vitrines et à la vaisselle brisées cette nuit-là. À cette appellation passée dans l'Histoire mais empreinte d'un certain cynisme, les historiens allemands préfèrent celle de «Novemberpogrom» (le pogrom de Novembre).

La communauté juive sera taxée d'une énorme amende pour cause de tapage nocturne 35.000 juifs environ seront aussi arrêtés et envoyés dans des camps. Ils seront pour la plupart libérés contre rançon et sous réserve de présenter un visa d'émigration. L'extermination n'est pas encore d'actualité mais l'exode va s'accélérer dans les mois suivants malgré les obstacles dressés par les autres pays.

Par ailleurs, conséquence notable de la Nuit de Cristal et des débordements cafouilleux des SA, la gestion de la «question juive» (en allemand «Judenfrage») va échapper à Goebbels et revenir désormais à Heydrich et Himmler, autrement dit aux SS (Schutzstaffel), le corps d'élite fanatique de l'État hitlérien.

L'antisémitisme à la fin du XIXe et au XXe siècles

En Russie, en 1881, le «tsar libérateur» Alexandre II a été assassiné par des étudiants anarchistes d'origine bourgeoise et ce meurtre absurde va entraîner son fils et successeur, Alexandre III, dans une politique réactionnaire brutale, appuyée sur le nationalisme grand-russe.

Les communautés juives, très nombreuses dans les villes occidentales de l'Empire, qui s'expriment en yiddish et sont imprégnées de culture germanique, deviennent les boucs émissaires les plus évidents des moujiks, paysans russes à la limite du servage.

La police tsariste commet un faux grossier, *Le protocole des Sages de Sion*, pour justifier les accusations de meurtres rituels portées contre les juifs et encourager les pogroms. Le texte, rédigé par un agent du nom de Mathieu Golovinski, prétend relater les débats du Congrès sioniste juif mondial de Bâle, en 1897. Il plagie curieusement un pamphlet antinapoléonien de 1864 : *Dialogue aux enfers* en remplaçant l'empereur Napoléon III par les Juifs!

Beaucoup de juifs émigrent vers l'Allemagne, l'Autriche, les États-Unis ou encore la Palestine pour échapper à la montée des persécutions. D'autres, dans les villes industrielles d'Ukraine et de Biélorussie, se constituent en syndicats puissants afin de résister à la police tsariste. Leur organisation, le Bund, devient très vite le fer de lance de l'opposition socialiste révolutionnaire au régime tsariste. C'est sur elle que s'appuiera en grande partie Lénine pour se hisser à la tête des révolutionnaires russes au début du XXe siècle.

À la veille de la Grande guerre (1914-1918), c'est encore en Allemagne que les juifs d'Europe se sentent le mieux intégrés. Tout bascule après la Grande Guerre et la prise de pouvoir bolchevique en Russie.

Dans la Pologne du dictateur populiste Pilsudski, les juifs sont persécutés et chassés... vers l'Allemagne. En URSS, Staline projette de les éloigner en créant à leur intention une fumeuse «République autonome juive du Birobidjan», aux confins de la Mongolie et de la Sibérie.

En Allemagne, enfin, la dénonciation du «cosmopolitisme juif» et le ralliement aux idées eugénistes vont conduire Hitler à organiser la mise à l'écart des juifs et, au bout du compte, leur extermination systématique.

L'antisémitisme survivra à la révélation de l'horreur nazie. En 1953, Staline accusera les médecins juifs d'être à l'origine du «complot des blouses blanches» et c'est seulement la mort qui l'empêchera de déporter tous les juifs de son pays.....

Alban Dignat.

Nuit de Cristal, Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.(extrait)

La nuit de Cristal (en allemand Reichskristallnacht) est le nom donné au pogrom contre les Juifs du Troisième Reich qui se déroula dans la nuit du 9 novembre 1938 au 10 novembre 1938. Présenté par les responsables nazis comme une réaction spontanée de la population suite à l'assassinat, le 7 novembre 1938, d'un secrétaire de l'ambassade allemande à Paris par un jeune Juif polonais d'origine allemande, Herschel Grynszpan, le pogrom fut en réalité ordonné par le chancelier du Reich, Adolf Hitler, organisé par Joseph Goebbels, et commis par des membres de la SA, de la SS, ou de la Jeunesse hitlérienne, soutenus par le SD, la Gestapo et d'autres forces de police.

Sur tout le territoire du Reich, plus de 250 synagogues furent détruites, 7 500 commerces et entreprises exploités par des Juifs saccagés ; 91 Juifs furent assassinés, des centaines d'autres se suicidèrent ou moururent suite à leurs blessures et près de 30 000 furent déportés en camp de concentration : au total, le pogrom et les déportations qui le suivirent causèrent la mort de 2 000 à 2 500 personnes. Point culminant de la vague antisémite qui submergea l'Allemagne dès l'arrivée des nazis au pouvoir en janvier 1933, la « nuit de cristal » fut l'une des prémisses de la Shoah[N 1].

En provoquant cette première grande manifestation de violence antisémite, les nazis voulurent accélérer l'émigration des Juifs, jugée trop lente, en dépit de la politique de persécution et d'exclusion mise en œuvre depuis février 1933.

L'objectif fut atteint : le nombre de candidats à l'émigration crût considérablement, mais au-delà de l'indignation que l'évènement suscita dans le monde, les frontières restèrent fermées.

Marquant une rupture avec la politique nazie de 1933 à 1937, ainsi qu'une étape dans la violence et la persécution antisémites, cet évènement fut également révélateur de l'indifférence des nations au sort des Juifs d'Allemagne et d'Autriche, et de l'incapacité des États démocratiques à contrecarrer les coups de force menés par l'Allemagne de Hitler.

Le contexte

Dans Mein Kampf, Adolf Hitler proclame à de nombreuses reprises son désir de voir l'Allemagne « libérée des Juifs » (Judenfrei), et ceux-ci sont victimes d'une politique antisémite dès l'arrivée des nazis au pouvoir en janvier 1933. Cette discrimination se traduit notamment par le boycott des commerces juifs organisé par la SA, le 1er avril 1933. Au cours du même mois, les Juifs sont exclus de la fonction publique, à quelques rares exceptions près, par la « Loi sur la restauration du fonctionariat ».

L'ostracisme envers les Juifs est officialisé lors de l'adoption des Lois de Nuremberg, le 15 septembre 1935 : la « Loi pour la protection du sang et de l'honneur allemands » (« Blutschutzgesetz ») et la « Loi sur la citoyenneté du Reich » (« Reichsbürgergesetz »). Ces lois établissent la détermination du caractère juif, demi-juif ou quart de juif (les Mischlinge), en fonction de l'ascendance, interdisent relations sexuelles et mariage entre citoyens de sang allemand ou apparentés et Juifs, privent ceux-ci du bénéfice de la citoyenneté allemande, de la plupart de leurs droits politiques, dont le droit de vote, et les excluent de certaines professions libérales et de l'enseignement.

La campagne antijuive se durcit en 1937, notamment via l'organisation de l'exposition Der ewige Jude (Le Juif éternel), mais surtout au cours de l'année suivante[1]. Début 1938, les passeports de Juifs allemands sont confisqués ; le 26 avril, les Juifs reçoivent l'ordre de faire enregistrer tous les biens qu'ils possèdent, ce qui facilite leur aryanisation ; le 17 août les prénoms portés par les Juifs sont réglementés ; trois décrets additionnels aux Lois de Nuremberg définissent la notion d'entreprise juive et interdisent aux Juifs l'exercice de la profession médicale[1].

Tout est fait pour pousser les Juifs à émigrer, quel qu'en soit le prix[1].

Le prétexte

Le 7 novembre 1938, un jeune Juif polonais d'origine allemande réfugié à Paris, Herschel Grynszpan, âgé de dix-sept ans dont la famille résidant à Hanovre a été expulsée, le 27 octobre, d'Allemagne vers la Pologne, achète un pistolet puis se rend à l'ambassade d'Allemagne à Paris, où il demande à voir un responsable. Envoyé au bureau du premier secrétaire Ernst vom Rath, Grynszpan tire sur celui-ci et le blesse gravement[2].

Il ne s'agit pas du premier évènement du genre : en 1935, un étudiant talumudiste avait assassiné le responsable du parti nazi en Suisse, sans susciter de réaction des autorités ou de la population allemande[3].

L'attentat contre le diplomate ne fait l'objet d'aucune déclaration publique des responsables nazis. Dans son journal, le 9 novembre, Joseph Goebbels relatant la journée du 8, n'a rien écrit sur l'attentat de Paris, bien qu'il eût passé la fin de soirée avec Hitler au café Heck ; lors de son discours du 8 novembre commémorant la tentative de putsch de 1923, Adolf Hitler ne dit rien non plus sur le sujet. Pour Saul Friedländer, « de toute évidence, les deux dirigeants nazis avaient décidé de passer à l'action, mais jugé sans doute préférable d'attendre le décès d'Ernst vom Rath, grièvement blessé ; ce silence insolite était la plus sûre indication de l'existence de plans visant à accréditer une explosion spontanée de la colère du peuple[4]. »

vom Rath décède le 9 novembre 1938 à 17 h. 30, et Hitler en est informé vers 21 heures, alors qu'il participe à Munich, au dîner traditionnel des « compagnons de combat », la vieille garde du parti[5]

Le pogrom et son orchestration

Le 9 novembre au soir à Munich, après qu'Adolf Hitler a quitté la réunion sans prononcer son discours traditionnel, Joseph Goebbels annonce aux participants la mort d'Ernst vom Rath et leur apprend que des émeutes antijuives ont éclaté dans les districts de Kurhessen (Hesse-Cassel) et de Magdebourg-Anhalt, en ajoutant que le Führer avait décidé que rien ne devait être fait pour décourager le mouvement au cas où celui-ci s'étendrait à l'ensemble du Reich[3]. « Le parti devait organiser et exécuter l'affaire sans paraître ouvertement y être engagé[3]. »

Le pogrom s'étend rapidement sur tous les territoires du Reich, des grandes villes aux bourgades : « les Gauleiter entrèrent en action vers 22 h 30. La SA suivit à 23 heures, la police peu avant minuit, les SS à 1 h 20 du matin, relayé par Goebbels à 1 h 40. » Reinhard Heydrich ordonne à la Gestapo et au SD, de prévenir les actions qui peuvent mettre en danger des personnes ou des biens allemands, notamment lors de l'incendie des synagogues, d'autoriser la destruction des appartements et commerces appartenant à des Juifs, mais par leur pillage, de ne pas s'attaquer aux étrangers et de trouver « le personnel nécessaire pour arrêter autant de Juifs, surtout fortunés, que peuvent en accueillir les prisons ». Goebbels donne l'ordre que la grande synagogue de Berlin, sur la Fasanenstrasse, soit détruite, ce qui est aussi le cas de la principale synagogue de Munich, sur la Herzog-Max Strasse. Dans le Gau du Tyrol-Vorarlberg, où ne vivent que quelques centaines de Juifs, à Innsbruck, un commando de membres de la SS habillés en civil assassine plusieurs Juifs influents. Des diplomates témoignent de la violence des saccages opérés à Cologne et à Leipzig ; des scènes semblables se produisent dans la petite ville de Wittlich, en Moselle, où un SA monte sur le toit de la synagogue en agitant les rouleaux de la Torah et en s'écriant « Torchez-vous le cul avec, Juifs!». » Commentant les événements, un Blockleiter de Hüttenbach, dont le temple juif a été incendié par les responsables locaux du parti nazi et de la SA écrit dans un rapport à sa hiérarchie le 7 février 1939 : « on ne doit pas écrire que le feu a été mis à la synagogue par les membres du parti [...], mais par la population. C'est juste. Mais en ma qualité de chroniqueur, je me dois de relater la vérité. Il est facile d'enlever cette page et d'en rédiger une nouvelle. Je vous en prie, mon chef, comment dois-je établir cette entrée et comment faut-il la formuler? »[7].

Le bilan

L'indication du nombre de victimes et des dégâts matériels a longtemps repris, sans les soumettre à une analyse critique, les données établies par les nazis eux-mêmes. Ainsi, l'hebdomadaire Die Zeit citait encore le 3 novembre 1978 les chiffres de 91 morts et 267 synagogues détruites que Heydrich avait mentionnés dans une lettre à Göring le 11 novembre 1938.

On parle d'au moins 400 morts dans la seule nuit du pogrom, y compris les suicides et les personnes mortellement blessées. Ainsi dans la seule ville de Nuremberg par exemple, 9 meurtres, 10 suicides et 7 décès par mort subite (c'est-à-dire violente) ont été décrits pour la nuit du 9 novembre [8]. À quoi il faut rajouter un nombre inconnu de viols de femmes juives[réf. nécessaire].

Plus de 30 000 hommes sont envoyés dans les camps de Dachau (10 911 dont environ 4 600 en provenance de Vienne), Buchenwald (9 845 personnes) et Sachsenhausen (au moins 6 000)[9].

« Au total - et selon les estimations les plus modérées retenues dans les documents de la Wiener Library - le pogrom coûta la vie de 2 000 à 2 500 hommes, femmes et enfants et laissa des séquelles indélébiles chez tous ceux qui en vécurent l'horreur[10]. »